

L'AGE D'OR

première Ebauche

Texte programme

Théâtre Ouvert Stock

COLLECTION DIRIGEE PAR LUCIEN ATTOUN

A travers des pièces inédites, des textes-programmes, des essais et documents, **Théâtre Ouvert**, en suscitant un théâtre de création, se propose de participer au théâtre de notre temps, un théâtre qui dérange en refusant l'acquis.

L'Age d'Or, c'est peut-être demain. Mais c'est d'abord un spectacle d'aujourd'hui fait pour parler à la sensibilité et à l'intelligence du spectateur d'aujourd'hui. C'est le regard lucide porté sans complaisance sur ceux qui sont et font le monde que nous vivons : chacun peut se retrouver, et peut-être, se trouver. Car le dernier spectacle du **Théâtre du Soleil**, après **1789** et **1793** qui, par-delà l'Histoire passée, permettaient aux spectateurs de rejoindre la nôtre, va cette fois directement à la rencontre de notre actualité.

Le Théâtre du Soleil prend en charge des personnages quotidiens réinventés par ses comédiens, tous créateurs, sous la direction d'Ariane Mnouchkine, pour mieux témoigner de notre société. Et contre elle, il ne s'agit pas de théâtre-militant au sens habituel mais d'un théâtre de l'immédiateté, avec, en plus de son authenticité, son plaisir, sa beauté, et sa force tranquille. C'est le théâtre de la réalité qui se dévoile sous le masque arraché de la Commedia dell'arte, moule générateur et révélateur d'une théâtralité immédiate qui, sous le couvert du rire et de l'émotion, rejoint directement, tant elle finit par se confondre avec elle, la vie. Et alors **L'Age d'Or**, ça peut être demain.

spectacles

● théâtre : la critique de **Matthieu Galey**

L'ÂGE D'OR *première ébauche*

par le Théâtre du Soleil

Un exorcisme du futur

● C'est le hasard. A quelques jours d'intervalle, on dirait que deux époques du théâtre se rencontrent, comme pour un dernier salut. A la gare d'Orsay, les grandes orgues de Claudel, le verbe jusqu'à l'étourdissement, une mise en scène de parade et de cérémonie, fort belle, du reste, et la présence magique d'un comédien rayonnant. L'exemplaire achèvement d'un art peut-être bientôt révolu. A la Cartoucherie, une aventure de la rigueur et du dépouillement, ou le public est autant complice que spectateur, peu de mots, un texte collectif (1), un travail anonyme, des acteurs sans visage sous leur masque, le message tout simple d'une lumière vengeresse, et dans l'ombre un chef d'orchestre omniprésent qui s'appelle Ariane Mnouchkine. L'exemplaire « ébauche » d'une autre forme de cérémonie, ouvrant sur du neuf, de l'inconnu.

Non pas que cet « Age d'or » soit né comme ça, de rien. Au contraire — le spectacle n'en fait pas mystère — il s'agit d'appliquer à l'aujourd'hui, au demain les recettes de la Commedia dell'arte. On reprend les types anciens, les Arlequins, les Isabelles, les Pantalons, mais dans ces vieilles carapaces, en bernard-ermite, se glissent nos pantins à nous, le contremaître-flûte, le financier-promoteur, le travailleur-immigré, le petit-bourgeois-robot, et même une Colombine qui tâte de la marie-jeanne avec ses copains. On devine que cette « récupération » de va pas sans bouleverser un brin les choses, parce qu'on ne saute pas d'un coup trois ou quatre siècles d'histoire du théâtre pour retomber à pieds joints sur un art du futur. Mais le mime, la comédie, le dialogue demeurent l'alphabet de ce nouveau langage. Et Ariane Mnouchkine se souvient aussi d'elle-même.



Dominique Valentin

FRANCE SOIR JUGE



● THEATRE DU SOLEIL A LA CARTOUCHERIE DE VINCENNES

● L'AGE D'OR ●

Le miracle Mnouchkine

○ N entre dans la Cartoucherie de Vincennes. C'est le désert, un désert beige et chaud. Rien que des dunes de sable en tapis de corde, avec leurs vallonnements infinis. Au-dessus, un ciel de cuivre comme un soleil, et des ampoules comme à la fête. Tous les miracles sont possibles.

Et c'est le début de nos fascinations. On s'installe sur les escarpements, tels des bédouins, tels des enfants. On cheminera d'une vallée à l'autre. Pour voir quoi ? L'AGE D'OR, et qui est, ici, à l'image du monde caricatural que nous vivons. Les fantômes grimaçants ou timides d'une société aride et désolée.

Ariane Mnouchkine et ses camarades du Théâtre du Soleil, de ce néant, tirent la vie des gymnastes, inventent des figures. Celle de l'Arabe, malheureux ; celle du promoteur, triomphant ; celle de l'architecte, compromis ; celle des médiocres, hébétés ; celle de la femme, révoltée ; celle de l'ouvrier, harassé, tout un univers de silhouettes acrobatiques sur un fond de solitude et de clownerie, en pleine liberté.

Entreprise hasardeuse : donner à notre comédie quotidienne les vertus paradantes de la Commedia dell'Arte. Pantalon en exploiteur, Arlequin en exploité, toute une civilisation en caricatures, avec des rires grinçants,

cruels et doux, théâtre populaire qui se moque du populaire et le met en face de son destin. Allègrement...

Ici, tout est inscrit dans le mouvement, dans la souplesse des corps, dans l'éloquence des gestes. Mimodrame réinventé, invention sans cesse renouvelée, art de faire parler les muscles, théâtre physiquement en mouvement où chaque pirouette en dit long, où chaque émotion est une danse, toujours fragile, au bord du gouffre.

Voilà ce qu'Ariane Mnouchkine et ses comédiens ont su saisir : l'expression charnelle d'un monde en action qui, sous les masques d'Erhard Stiefel, dans la farce, dans la fantaisie, s'organise en une suite de tableaux spontanés d'où l'acteur tend la main au complice que nous sommes pour l'installer à ses côtés. Force première de ce spectacle de communion, que nulle barrière ne clôt, et qui parle tout simplement, à hauteur d'homme, dans le burlesque comme dans le drame. Littérature abolie, communication rétablie, on peut s'entendre.

Que, dans ces trois heures trente, où la part d'improvisation collective a dû être grande, il y ait quelques moments de faiblesses, des temps morts, c'est l'évidence même. Mais les temps forts sont d'une extraordinaire acuité, d'un pouvoir d'évocation insolite, d'une éloquence qui bloque

le souffle, ces adolescents nus sur la plage, la mort de l'Arabe, sa chute planante, si belle, si éclairante que l'on voudrait que tout s'arrêtât là...

D'autres discuteront du réel pouvoir de contestation de L'AGE D'OR, de ce qu'on pourrait parfois ressentir comme un certain boy-scoutisme dans la manière d'interpréter les situations, mais le plus important n'est pas là, il est dans ces rapports nouveaux qui s'établissent entre acteurs et spectateurs, ces échanges, cette compréhension réciproque, cette commune réflexion que le Théâtre du Soleil est le seul, à ce jour, à avoir su créer. Comme un secret accord dans un univers de discordances.

Que les seize comédiens qui composent la troupe d'Ariane Mnouchkine en soient remerciés. Ils atteignent à une extraordinaire cohésion de jeu dans leur diversité et tous, je dis bien tous, inventent pour nous quelque chose de neuf. Si bien qu'il faudrait tous les citer par ordre alphabétique, de Lucia Bensasson à Dominique Valentin, et qu'il serait pure injustice de vouloir les séparer. C'est là le miracle d'Ariane Mnouchkine : sous sa direction, ce spectacle éclaté est d'une si prenante unité qu'on le reçoit comme un seul appel de justice et d'amitié.

Pierre MARCABRU.

LOU, LA GROSSE, PERSONNAGE POSITIF

Comment je l'ai trouvée

Par le masque. J'ai mis un masque à formes rondes sur mon visage, un peu au hasard. Autour de ce masque rond, je ne pouvais que construire un corps rond. Je suis devenue « la Grosse ». Pour moi, comédienne, il était important qu'elle le reste. C'est une façon par exemple de lutter contre le conditionnement des femmes par la publicité.

Une image créatrice de mon personnage

Avant d'improviser la première fois cette femme, m'est venue l'image des salles de jeux de Las Vegas peuplées de grosses femmes actionnant des machines à sous.

Deux caractéristiques

Si ma « Grosse » se trouve dans une situation où elle doit aborder un sujet précis, elle n'ira jamais

directement au but, elle ne pourra s'empêcher de raconter des anecdotes et des souvenirs de ses expériences passées. Elle se présente libérée et lutte pour sa libération et celle des autres femmes (avortement...).

Fonction

Elle est professeur d'anglais ou peut être médecin ou avocate. J'ai improvisé en professeur au Lycée d'Alès devant des élèves qui nous avaient demandé de jouer un conseil de discipline. « La Grosse » défendait la cause des élèves qui devaient être renvoyés de l'école.

Ce personnage a été créé à l'aide d'un masque moderne dans une situation actuelle. Je l'ai transposé quand même en ancien, où j'ai remarqué une correspondance avec certaines servantes de Molière très émancipées, comme Toinette dans *le Malade imaginaire*.

Dominique Valentin.

Théâtre

« L'AGE D'OR », PAR LE THÉÂTRE DU SOLEIL

(Suite de la première page.)

Bouffons du peuple, comme fous du roi, pouvaient à cette époque révéler de dures vérités, car ils tournaient le drame en farce et faisaient rire. Ils parlaient en tant que bouffons, en tant que fous. Les masques dissimulaient les visages pour mieux dégager le sens des mots. Les personnages de la commedia dell'arte racontaient l'histoire immédiate, débarrassée de l'hypocrisie, des mensonges nés de la peur. Ils montraient l'hypocrisie, la peur, les mensonges. Avec leur corps, avec des gestes codifiés, des plaisanteries gaillardes, ils parlaient leur langage, celui du théâtre, et se faisaient comprendre.

Leurs gestes, leur langage, les comédiens du Soleil les ont recréés, adaptés, en ont retrouvé l'efficacité. Ils nous en donnent les règles, et puis, ils nous font quitter le passé, nous emmènent dans le futur, nous entraînent dans le grand hangar roux, étincelant, suffoquant de beauté. L'espace est divisé en quatre vallées : la vallée des pauvres, tout un peuple de naïfs et de rusés, laborieux, bagarreur, truculent, ligoté par ses préjugés, habité par un immense appétit de bonheur. La vallée des riches et des ambitieux, liés par le goût dévorant du pouvoir, ceux qui dominent et se déchirent avec une brutalité cynique. La vallée des moyens, des petits-bourgeois maladroits, plus pauvres que les plus pauvres parce qu'inconscients, passifs, plus démunis que les plus démunis parce que perdus dans la recherche aveugle d'une liberté détournée vers des rêves artificiels : drogue de la télévision pour les parents, mythologie du « hasch » pour les enfants et, pour les deux générations, la même impuissance pathétique devant la réalité de leurs fantasmes, de leurs désirs toujours refoulés. La vallée vierge enfin. Du sable et la mer qui se confond à la nuit. Deux enfants découvrent l'amour, les promoteurs découvrent « un silence qui vaut de l'or ».

Une exploration des failles

Nous sommes en l'an 2000. Les comédiens du Soleil nous disent des fables d'aujourd'hui, montrent

l'éternelle histoire des hiérarchies bien établies, des rapports de force, du profit et du pouvoir. L'histoire de ceux qui veulent profiter et de ceux qui cherchent comment on peut vivre autrement. Ils n'inventent pas la manière de détruire le système, ils dévoilent les endroits où il grince, en exposent les failles par où, peut-être un jour, s'écroulera ou se précipitera l'âge d'or.

Les situations choisies : celle du maître auxiliaire, militante de la condition féminine, celle des petits profiteurs et des gros, celle du P.-D. G., de son adjoint, de son architecte, des tours qu'ils construisent et qui s'écroulent, celle des ouvriers et du contremaître, celle des enfants qui s'aiment et des enfants qui s'ennuient, celle d'Abdallah, qui dort dans un clapier avec quinze autres immigrés et tombe d'un échafaudage, toutes, nous les connaissons, nous les avons lues mille fois dans les journaux. C'est pourquoi elles ont été adoptées. Elles sont banales, familières, font partie de notre quotidien, atteignent directement notre conscience, notre mémoire. Les styles de représentation — farce, guignol, burlesque, film muet, dessin animé, commedia dell'arte — sont tout aussi directement accessibles. Et pourtant le spectacle est totalement neuf, inattendu. Il ne reste jamais à l'échelle de l'anecdote, du fait divers. Il les cite en référence, mais propose un dessin précis, poétique, dépouillé à l'extrême.

La puissance du masque

Il n'y a rien que les comédiens et un tapis fauve sous un ciel de cuivre. On ne voit pas de poste de télévision, mais le visage de la mère qui devient comme un chiffon mou aux yeux vides devant le petit écran. On ne voit pas le chantier, mais le corps des ouvriers qui suit les mouvements de la grue balancée par le vent. On ne voit pas de scène sexuelle au bord de la mer, mais des jeunes gens nus qui se regardent, timides, et se confrontent. On voit la pureté. On ne voit pas Marseille, mais un Arlequin en gandoura qui dessine le trajet d'un homme seul dans une ville de trois millions d'habitants.

On voit les rapports mis à nu des individus avec les objets de la vie courante, les rapports des individus entre eux.

On ne voit que les comédiens, mais quels comédiens ! Leurs masques sont chargés d'une infinité de significations, leurs visages prennent la puissance du masque. Les stéréotypes sociaux représentés sont immédiatement et clairement inscrits dans leurs attitudes, leur manière de marcher, d'utiliser des objets invisibles. Le moindre détail de leur costume parle. Acrobates, poètes, ils nous entraînent dans un monde impalpable et présent. En même temps, ils pratiquent le comique le moins allusif qui soit, celui de la farce, et savent en retrouver le merveilleux. Les rires explosent, enrichis de tendresse. Le Théâtre du Soleil porte sur la vie un regard attentif, curieux. Il regarde pour comprendre et choisir. Il veut savoir pourquoi il aime, pourquoi il refuse. Son point de vue est partisan, il n'est jamais gratuit.

Maîtres de leur technique, les comédiens créent la beauté à tous les instants. Ils semblent inventer sans cesse avec une aisance effarante. Ils abolissent toute distance avec un public qui les a attendus plus d'un an et les retrouve comme s'il ne les avait pas quittés.

Plus proche des « Clowns » que de « 1789 » ou de « 1793 », « L'Age d'or » est une farce féroce, politique par la démarche qu'elle révèle, un spectacle d'un comique grandiose, d'une beauté rare. C'est une grande réussite d'Ariane Mnouchkine et de toute la troupe, y compris de ceux qui font les éclairages. Ils sont tous au même titre des virtuoses et, encore une fois, des poètes.

COLETTE GODARD.

★ Cartoucherie de Vincennes, 20 h. 30.

■ Le Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis accueille pour une seule représentation la Compagnie Guy Lenoir, avec une pièce d'André Benedetto, « Pantaloni acte III », le 18 mars, à 20 h. 30.

■ Le Théâtre de la Table-Ronde crée le 20 mars, à 20 h. 30. place de la Mairie, à Rosheim, son nouveau spectacle, « Aurait-on oublié de nettoyer la porcherie », d'Eric Weber.

L'AGE D'OR

PAR LE THEATRE DU SOLEIL

POUR RACONTER L'HISTOIRE
DE NOTRE TEMPS

SOUS CHAPITEAU - RUE DU WACKEN

La réalité sociale de 1975 nous apparaît comme une mosaïque d'univers inégaux et imperméables les uns aux autres, dont on nous cache le fonctionnement. Pour la rencontrer, tenter d'en faire comprendre les ressorts, nous choisissons de la recréer par les moyens du théâtre. Nous voulons montrer la farce de notre monde, créer une fête sereine et violente en réinventant les principes de théâtres populaires traditionnels.

Les acteurs ont imaginé des personnages en s'inspirant de ceux de la *commedia dell'arte*. Humainement et socialement définis, Arlequin, Matormore, Pantaloon, Polichinelle, Zerbine, Isabelle ou Brighella n'existent que par et pour le théâtre. Nous ne ressuscitons pas de formes théâtrales passées, *commedia* ou théâtre traditionnel chinois. Nous voulons réinventer les règles du jeu qui dévoilent la réalité quotidienne en la montrant non pas familière et immuable, mais étonnante et transformable. Nous essayons de créer un théâtre de la représentation où tout geste, toute parole, toute intonation ait son importance et soit un signe immédiatement perceptible par le spectateur.

Il ne s'agit pas de traiter d'abstractions, d'« opinions », mais d'imaginer des situations concrètes et théâtrales où ces personnages assument des fonctions. Des rôles de policier, de valet de chambre ou de chef d'atelier peuvent être tenus par le même personnage, chacun ayant sa manière de percevoir la réalité et de nous la montrer.

Nous désirons un théâtre en prise directe sur la réalité sociale, qui ne soit pas un simple constat, mais un encouragement à changer les conditions dans lesquelles nous vivons. Nous voulons raconter notre Histoire pour la faire avancer — si tel peut être le rôle du théâtre.

Le Théâtre du Soleil.



Jean-Claude Penchenat

Nicolas Serreau

Philippe Caubère

« La Comédie de ce temps sera peut-être écrite. Elle ne pourra l'être qu'avec un cri de délivrance.

Il faudra qu'elle nous révèle non seulement l'empoisonnement, mais le poison. En attendant, le roman, le cinéma, le théâtre nous livrent des documents, des constats, des aveux. Ils ne concluent pas. Ils montrent jusqu'au tréfonds. Ils dénoncent le pire, avec une arrière-pensée de nous en inspirer le goût et le désir. Ils nous tiennent courbés, le nez sur l'infection comme si nous n'avions ni le droit ni la force de nous détourner, de nous redresser et de contempler ailleurs, ou ne fût-ce qu'en nous-mêmes, ce qui vaut mieux que nous. »

J. Copeau (1934).

A NOUS LA LIBERTE

Le travail sur la première ébauche de *L'Age d'or* aura duré un an et cinq mois et il est probable qu'il se poursuivra bien après le 4 mars 1975. Pour nous tous, plus que la simple préparation d'un spectacle, il aura été une aventure dans laquelle nous nous sommes lancés corps et biens pour le meilleur et pour le pire. Très vite, nous nous sommes rendu compte que nous étions partis dans l'exploration d'un genre de théâtre à la fois radicalement nouveau et profondément traditionnel. Le Théâtre du Soleil utilise déjà depuis plusieurs années l'improvisation comme moyen de recherche privilégié ; là encore, c'est essentiellement par l'acteur qu'est passé notre travail.

ENCOURAGEMENTS

« Dieu sait que l'époque ne manque pas de sujets et de personnages tragiques.

Il faudra bien qu'elle les aborde un jour, franchement, directement, de front. Elles ne se contenteront pas toujours de venir rôder autour des grands mythes et des grands personnages antiques pour s'appuyer sur eux en les déformant, en leur inoculant quelques gouttes de philosophie moderne, en les travestissant à la mode d'aujourd'hui. » J. Copeau (1944).



Lucia Bensasson

Dominique Valentin

Nell' «Età dell'oro» il futuro fa capire l'oggi

Lo spettacolo di Ariane Mnouchkine, messo in scena in Campo S. Trovaso, recupera, con semplici mezzi ma non senza squilibri, efficaci modi di espressività popolare

DALL'INVIATO

VENEZIA, 23 settembre

Il pubblico che assiste all'«Età dell'oro», il nuovo spettacolo di Ariane Mnouchkine e del parigino Théâtre du Soleil, qui a Venezia per la Biennale-teatro, viene invitato a collocarsi idealmente in una mitica epoca non del passato, ma del futuro, dalla quale contemplare il nostro presente, avvenimenti e problemi esemplari di questi 1975.

Il prologo, in verità, ci protetta ancora all'indietro, al 1720 in una Napoli flagellata dalla peste, e dove tra i responsabili del malgoverno della città e della conseguente epidemia — il principe, il sindaco, l'armatore Pantalone — si trova intrappolato il povero Arlecchino, costretto a cercare un capro espiatorio, pena la morte. Egli crederà di averlo individuato in qualcuno che gli somiglia, l'algerino Abdallah, arrivato ora ora per nave. Ma Abdallah vive nel ventesimo secolo, e non a Napoli, ma in Francia...

Eccoci dunque, con un salto di tempo e di luogo, piombati nell'attualità. Ma le maschere della Commedia dell'arte, impresse sui personaggi all'inizio, tornano a caratterizzarli con insistenza: Arlecchino è il lavoratore del Terzo Mondo, il più sfruttato tra gli sfruttati; Pantalone è il ricco, lo sfruttatore, lo speculatore, in particolare lo speculatore edile.

Quello della speculazione edilizia è, nell'«Età dell'oro», il tema ricorrente, il filo conduttore; crolla un mostruoso edificio alla periferia di Parigi, e, dopo lo scaricabarile di rito fra il costruttore e il progettista (si avverte qui forse un'eco ironica del film americano *L'inferno di cristallo*), la colpa viene attribuita all'imperizia degli operai immigrati: più tardi, gli stessi cinici imprenditori, e il sindaco loro alleato, vagheggiano di lottizzare anche una spiaggia bella e solitaria, e ne scacciano con sdegno due giovani che vi si sono appartati per fare l'amore: alla fine, Abdallah, diventato operaio edile, cade dall'impalcatura sulla quale è salito, nonostante il pericolo rappresentato dal forte vento, e muore. Ma i suoi compagni — francesi e arabi, spagnoli e portoghesi — insorgono, contadini e studenti li appoggiano, e i padroni e le autorità avranno la sorte che meritano.

Conclusione un po' semplicistica e consolatoria, e che va oltre, del resto, il compito prefissosi dai realizzatori: quello, cioè, di mostrare la realtà quotidiana come inconsueta e sorprendente, non immutabile ma anzi trasformabile, secondo la lezione

Di questa realtà, nello specifico quadro francese, ma con riflessi generali, ci si offrono altri aspetti: la burbanza poliziesca verso gli «stranieri» (a meno che non siano americani), il caos del traffico nelle grandi metropoli, le spaventose condizioni di alloggio dei lavoratori venuti da diversi Paesi, la tragedia delle troppe nascite, che rimanda alle questioni dell'aborto e della liberazione della donna. Diciamo che la carne al fuoco è molta, magari troppa, e che qualche argomento, come ad esempio il «consumismo» a livello operaio, appare ormai logoro per il troppo uso, e piuttosto datato.

Ciò che seduce, nonostante squilibri e ondeggiamenti, e qualche pausa verbosa, è la forma dell'opera, imperniata sul recupero d'una espressività popolare, dalle maschere già citate ai ritmi frenetici e assurdi delle comiche cinematografiche classiche, ai lazzi del circo, alle prodezze dei giocolieri di strada. Gli interpreti agiscono su uno spazio rettangolare quasi nudo, con pochissimi attrezzi (qualche tappeto, sedie, un tavolo) disposti all'occorrenza. Alle loro spalle, c'è il canale che chiude Campo San Trovaso, e anche il ponticello che lo attraversa accoglie uno scorcio della rappresentazione, la cui cornice non potrebbe essere più suggestiva, ma pur non senza inconvenienti, come quelli generati dallo strepito dei battenti di passaggio.

A ogni modo, il talento mimico-gestuale degli attori s'impone, con risultati di grande pregio così nel senso della satira e della farsa come in quello della tenerezza (la squisita sequenza degli innamorati sulla riva del mare), o del dramma: la caduta di Abdallah dall'impalcatura e, prima ancora, la lotta degli operai contro l'insidia dell'aria agitata forniscono materia per invenzioni di alta classe e, se ci è consentito, di assoluta economicità, per essere affidate tutte ai corpi umani e al loro movimento, col solo sussidio della colonna sonora (misurata anch'essa, a parte la facile citazione del *Dies irae* di Verdi) e d'un dosaggio delle luci (e delle ombre) di straordinaria pertinenza.

Insomma, se da un punto di vista contenutistico *L'età dell'oro* non dissipa le riserve già manifestate dal caro e compianto Arturo Lazzari a proposito del suo primo allestimento a Parigi nel marzo scorso — poi lo spettacolo

di Varsavia, e ha subito per Venezia ulteriori modifiche — il piacere immediato che ne deriva è genuino e vitale, corroborante. E il successo decretato dalla folta platea, pur spartanamente sistemata su una dura pedana di legno in discesa, ha raggiunto elevatissimi gradi di calore. Per conto nostro, non potendo nominare, con la Mnouchkine, tutti i suoi compagni, ricorderemo almeno Philippe Caubère, Mario Gonzales, Jonathan Sutton, Dominique Valentin, Lucia Bensasson e l'eccezionale Philippe Hottier, poderoso mimo dal profilo e dallo sguardo di pietra che rammentano (scusate se è poco) un genio come Buster Keaton.

Aggeo Savioli

Venerdì 19 marzo 1976

SPETTACOLO

IN PIAZZALE CUOCO

In scena sotto il tendone «L'âge d'or»



MILANO — Va in scena stasera sotto il tendone del Théâtre du Soleil in piazzale Cuoco «L'âge d'or», l'ultimo lavoro della regista francese Ariane Mnouchkine. Lo spettacolo ripropone le maschere della Commedia dell'Arte sullo sfondo dell'emigrazione algerina in Francia ai nostri giorni. È stato presentato la prima volta il 4 marzo 1975 alla Cartoucherie di Vincennes; poi al Festival des Nations della Biennale di Venezia. «L'âge d'or» è interpretato da diciotto attori, molti dei quali recitano in più parti, qualcuno sotto le spoglie di sei personaggi. (Nella foto, un momento dello spettacolo).

MI
si, in
i suc
to sp
da d
dello
nello
person
sta M
ti ris
l'Arte
appa
nima
uno s
giov
esper
to su
no, in
osserv
to di
gni p
affida
nalist

Tren
sch
riera
tore
la sce
la vita
atteg
glio».
petteg
nunce
avanz
dello s
famiglia
nel fo

«Ce
mio la
do po
li — d
bile di
da qui
Accade
starc
Del rea
me, pe
voglio
nova e
sono u
che rit

Carn
po fa,
totale
primi
anni. C
Pagni,